

GÉNIA OBŒUF

avec Vanina Brière et Arnaud Boulligny

*Préface de Johann Chapoutot*

# Génia & Aimé

*Survivre ensemble à Auschwitz*



*« Si courts  
soient ces moments,  
ils nous permettent  
à chacun de tenir,  
jour après jour. »*

ALISIO  
HISTOIRE

Déportée en 1943 à Auschwitz, Génia est internée dans le bloc 10 des expérimentations. Elle a 19 ans.

Au plus profond de l'horreur survient cette rencontre inattendue et salvatrice avec Aimé, résistant communiste, arrivé par le convoi dit des « 45 000 » et affecté un temps au bloc 11. Ensemble, ils résistent.

Séparés lors de l'évacuation du camp et des marches de la mort qui les conduisent l'une à Ravensbrück, l'autre à Mauthausen, ils se retrouvent à Paris. Tous deux décideront de faire activement savoir ce qu'ils ont vécu.

Le récit inédit de Génia, qui épousera Aimé Obœuf après leur retour en France, fait triompher au coeur des camps de la mort, la force de l'amour et de la solidarité.

**« [Génia est] une femme qui a rencontré le crime,  
l'horreur et la mort sans jamais abdiquer son humanité.  
Un hymne à la vie saisissant de densité et de vérité. »**

**Johann Chapoutot,**

Professeur à la Sorbonne. Auteur de *La loi du sang. Penser et agir en nazi*,  
éd. Gallimard, réédition 2020, prix Yad Vashem.

**Génia Obœuf** était l'une des dernières rescapées de la Shoah. Décédée en 2021, elle n'a cessé de témoigner depuis son retour des camps, notamment auprès des jeunes.

**Vanina Brière** est professeure-documentaliste dans un lycée de l'Orne et **Arnaud Boulligny** est chercheur au sein de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation. C'est lors d'un congrès qu'ils rencontrent Génia Obœuf et, conscients de l'urgence à transmettre la parole des derniers survivants, ils lui proposent de l'accompagner dans l'écriture de son témoignage.

1€ reversé aux Amis de la Fondation  
pour la Mémoire de la Déportation de la Nièvre  
en hommage à l'engagement de Génia.



ISBN : 978-2-37935-115-0



18 €  
Prix TTC  
France



ALISIO  
HISTOIRE

Rayon : Histoire

# Génia & Aimé

Survivre ensemble à Auschwitz

**ALISIO**

*L'éditeur des voix qui inspirent*

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**  
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,  
Instagram, Facebook et Twitter !

**Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !**

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans  
participer à la construction du meilleur des futurs possible ?  
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier  
issu de forêts gérées durablement.

Suivi éditorial : Hélène Bihéry

Relecture-correction : Audrey Peuportier

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : Raphaëlle Faguer

Photo de couverture : Collection privée de la famille

© 2022 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-115-0

Génia Obœuf  
avec Vanina Brière et Arnaud Boulligny

# Génia & Aimé

Survivre ensemble à Auschwitz



# Préface

Lire Génia, c'est l'entendre. Non seulement parce que ce livre est la transcription de divers entretiens, généreusement accordée aux professeurs d'histoire, aux élèves, aux associations et journalistes, mais aussi parce que sa voix est étonnamment vivante. Génia est une rescapée du système concentrationnaire *et* de la Shoah, mais elle est infiniment plus, car elle n'entend pas laisser ses bourreaux, les nazis, définir son être et son existence. Elle est, plus profondément, une femme qui a rencontré le crime, l'horreur et la mort sans jamais abdiquer son humanité.

Question de caractère, peut-être, mais aussi, et plus sûrement, d'éducation. Génia est une enfant du *Yiddishland*, ce vaste territoire situé au cœur

de l'Europe, avec un barycentre en Pologne, dont sa famille est d'ailleurs issue. Ses parents, pauvres et confrontés à l'antisémitisme d'une Pologne recréée par le traité de Versailles (1919), émigrent en Belgique, dont Génia, née en 1923, garde des souvenirs merveilleux. Elle y fait l'expérience d'une pédagogie intelligente, d'un antisémitisme presque inexistant et de la solidarité des émigrés juifs présents en nombre à Bruxelles.

La Belgique, c'est aussi le plurilinguisme, entre le polonais, le yiddish, le flamand et le français – cette langue de la Révolution française, de l'universalisme et des Lumières. Voilà une cause qui est chère à la famille Goldgicht, qui est juive et rouge, qui pense et voit le monde en termes de fraternité humaine, de solidarité universelle, de paix et d'amitié. Communistes, ses parents Motel et Marjem Goldgicht aident le Secours rouge international, qui a fort à faire dans les années 1930, pour porter secours aux Juifs et aux antinazis chassés d'Allemagne et d'Autriche, aux malheureux victimes de Mussolini, de Franco et de tous les tyrans dont l'Europe s'hérise – seuls la France, le Royaume-Uni, la Belgique, les Pays-Bas et la Suisse restent des démocraties à l'Ouest avec, exception notable à l'Est, la Tchécoslovaquie jusqu'en 1938-1939.

Dans cette Europe en convulsions, la petite Génia Goldgicht prête main-forte à ses parents pour aller recueillir des dons dans les cafés de la diaspora juive :

« Tous donnent pour l'aide aux réfugiés. Certains m'embrassent même ! Il existe alors une compréhension de ce que peuvent être les épreuves de la vie car beaucoup sont eux-mêmes des immigrés. Les mentalités ont tellement changé que j'ai l'impression de parler d'un autre monde ! »

Le sort des réfugiés d'aujourd'hui, dans la Nièvre où elle vit, avec son « tas de locaux fermés », lui paraît « inimaginable ». Génia conclut ainsi le portrait de son enfance :

« C'est dans cette Europe en folie que j'ai grandi. Pour moi, la lutte contre le fascisme et le nazisme est totalement innée. Je n'ai jamais connu autre chose que cette solidarité internationale envers les gens opprimés et pourchassés et je ne conçois pas ma vie autrement, encore aujourd'hui. »

Sans la guerre déclenchée par les nazis, Génia aurait trouvé à exprimer son intelligence

et sa bonté autrement. Habitée, comme d'autres citoyens du *Yiddishland*, à jongler entre les langues, elle a été une « très bonne élève » et confesse : « J'aurais aimé passer ma vie à apprendre, à faire de la recherche et à ingurgiter des connaissances. » Elle aurait été une éternelle étudiante, enseignante, professeure, elle dont la famille fréquentait « toute la littérature française [...] traduite en yiddish » et vivait dans « le rayonnement de la Révolution française [...] dont on peine peut-être aujourd'hui à mesurer l'importance » et qui, à l'époque, semble revivre dans l'union des gauches et les réformes de l'été 1936.

Le Front populaire, qu'elle vit avec son père, ainsi que la solidarité avec les républicains espagnols, constituent la face lumineuse d'une période qui prend fin avec la guerre voulue par les nazis, le 1<sup>er</sup> septembre 1939 en Pologne, puis le 10 mai 1940 à l'Ouest. Communiste, résistant, le père de Génia est arrêté par les Allemands et incarcéré pour ces motifs, avant qu'on ne le libère et qu'on ne le déporte pour la simple raison qu'il est juif. Meticulosité des polices allemandes, qui appliquent la double peine et qui poussent le respect formel des procédures jusqu'à l'absurde.

L'absurde a bientôt un nom et un lieu pour Génia, qui est dénoncée, arrêtée et déportée car elle est juive, avec sa mère, le 19 avril 1943. Elles sont acheminées « vers l'Est », vers un lieu où, selon le mot si fameux, si juste, de Primo Levi, « il n'y a pas de pourquoi ».

Après le voyage dantesque dans des wagons à bestiaux, après les « tours et les détours » d'un train qui freine, recule, s'immobilise, roule au pas, accélère sans que ses passagers, aveugles, n'y comprennent rien, les voilà jetées dans un non-lieu, une *utopie* dont seule la haine armée par la technique pouvait accoucher, un lieu inhumain, marqué par « un silence terrifiant » car « aucun enfant ne pleure ni ne crie. Aucun arbre à l'horizon, aucun chant d'oiseau non plus ». Le terminus du train porte pourtant un nom champêtre, bucolique – la « prairie aux bouleaux », *die Au der Birken*. Mais les arbres ont été coupés pour laisser pousser des baraquements, et le pré des bouleaux est devenu Birkenau.

Génia et sa mère passent la sélection : elles sont jeunes, en apparente bonne santé, elles peuvent servir à autre chose. Les vieux, les enfants, les malades et les malingres partent, eux, immédiatement à la mort car Birkenau

est un lieu mixte, complexe, flanqué de ce que l'historien Raul Hilberg a nommé, en calquant la froide objectivité du langage nazi, un *killling center*. Pas un camp, non, car l'on n'y campe pas. On y débarque et on y demeure tout au plus quelques heures, le temps d'être assassiné, comme à Sobibor et Treblinka. Le sort des valides, de ceux dont on peut exploiter la force de travail, dont on peut user d'une manière ou d'une autre, est autre : ce sera le *Konzentrationslager*. Après la rampe, le portail : Génia quitte Birkenau (Auschwitz II), le centre de mise à mort et son gigantesque complexe concentrationnaire pour le *Stammlager*, le camp-souche d'Auschwitz I, avec sa devise en fer forgé (« Le travail rend libre »), ses pavillons en briques, ses allées au cordeau, ses jardinières. Elle est affectée au bloc 10 où sont enfermées, elle ne le sait pas encore, les femmes qui vont être utilisées comme de la chair à seringues et servir de cobayes aux médecins de la SS.

Parmi eux, le docteur Carl Clauberg, né en 1898, qui a obtenu son doctorat en 1925, suivi d'une spécialisation en gynécologie. Habilité à diriger des recherches en 1933, à l'université de Königsberg, il entre au parti nazi et dans la SA avant d'être nommé professeur extraordinaire (*i.e.*

non titulaire) dans cette même université. Les honneurs s'accumulent : en 1940, Himmler le nomme général SS de réserve (*SS-Gruppenführer*). Clauberg est une des gloires de la gynécologie : ses travaux sur les progestatifs, financés par l'industrie pharmaceutique allemande, lui permettent d'élaborer un test de grossesse encore connu aujourd'hui sous le nom de « test de Clauberg ». Affecté au camp d'Auschwitz en décembre 1942, il est chargé de mener toutes les expériences nécessaires à l'élaboration d'une méthode de stérilisation de masse. Le but de la SS, en charge des mouvements démographiques à l'Est ainsi que de la « solution finale », est de trouver un moyen de garder en vie une population slave, voire juive, à des fins d'usage ancillaire et d'exploitation économique, en empêchant ou en contrôlant la reproduction de ceux qui sont froidement considérés comme une simple biomasse.

Le « plan général pour l'Est » élaboré par les équipes du professeur docteur Konrad Mayer, géographe à l'université de Berlin, *SS-Standartenführer* et chef du « Commissariat du Reich pour le renforcement de la germanité » (*Reichskommissariat für die Festigung deutschen Volkstums*, ou *RKF*) prévoit en effet de réguler la démographie slave par la famine ou

la stérilisation. Le docteur Clauberg pense avoir trouvé une méthode efficace : au lieu d'injecter ou de faire ingérer des substances chimiques, ce qui est coûteux en temps et en argent, il est possible d'irradier les matrices des femmes pour les brûler et les rendre impropres à la fécondation. Génia est ainsi soumise, avec ses compagnes d'infortune, aux expériences du docteur Horst Schumann, un ancien de l'opération T4 (70 000 morts parmi les « malades héréditaires » du Reich entre l'automne 1939 et l'été 1941), qui se déroulent dans le bloc 30 de Birkenau. Elle est « chanceuse » : elle passe dans l'appareil de radiation parmi les premières, tandis que le « médecin » augmente les doses au fur et à mesure que la colonne défile, brûlant gravement les dernières. D'autres sont victimes d'injections de substances inconnues, à des fins non précisées, et qui les font atrocement souffrir. Clauberg, lui, comme tant d'autres médecins nazis, vit un rêve : il dispose de cobayes à forme humaine, rencontre une occasion unique de faire avancer la science (et sa carrière) tout en servant les projets biopolitiques du Reich, appelé à conquérir, coloniser et asservir de vastes territoires.

Génia en réchappe, sans savoir si elle pourra un jour donner la vie. Elle connaît d'autres horreurs d'un univers concentrationnaire en pleine

dislocation à partir de l'automne 1944. Il faut évacuer Auschwitz, le 18 janvier 1945, pour Ravensbrück, puis un commando du camp – un aérodrome, Neustadt-Glewe, dont il faut entretenir la piste, alors que la Luftwaffe n'existe pour ainsi dire plus. Du moins les prisonnières peuvent-elles consommer l'herbe du terrain d'aviation, brouté et arasé dans le dos des gardiens, de moins en moins nombreux.

Le plus incroyable, dans l'histoire de Génia, est que cette plongée, longue et profonde (deux ans !) dans un univers inhumain ne l'a pas privée de son humanité. Les mots qui reviennent le plus souvent, dans son récit, sont ceux de « solidarité » et d'« amour », bien incarnés par des figures lumineuses comme la doctoresse Adélaïde Hautval, jeune psychiatre qui refuse d'assister Clauberg et aide de ses soins et de ses conseils des détenues en immense détresse physique et psychologique : le ventre gonflé, à la suite des injections, est-ce une grossesse artificielle ? Non, c'est un symptôme physique de la faim.

Il y a aussi, et surtout, la rencontre avec Aimé, le bien nommé, résistant communiste, qui traverse lui aussi une multitude de camps, jusqu'à l'absurdité finale d'un transfert vers Ebensee,

en Autriche, où d'immenses usines souterraines sont creusées dans la montagne pour produire de l'essence synthétique et des armes secrètes en 1945, dans l'effondrement final.

Le récit de Génia, qui épousera Aimé Obœuf après leur retour en France par des moyens différents, est la description précise, factuelle, d'un univers de mort, voué à l'assassinat de masse, à la destruction rapide et exhaustive d'êtres humains. Mais, par les valeurs morales qui l'animent, par l'amour qui la conduit, elle nous offre un hymne à la vie saisissant de densité et de vérité. Si une femme comme elle, qui a connu ce que l'homme peut faire à l'homme, n'a « jamais perdu cette espérance en l'espèce humaine », reste une « perpétuelle optimiste », s'exprime avec une humilité et une générosité saisissantes, ne pouvons-nous pas tenter de l'imiter un peu ? Par ses mots, par son inlassable pédagogie, elle nous y invite. Par son exemple, elle nous convainc qu'il est possible de mettre en échec les pires criminels de l'histoire : condamnée à mort, elle a survécu et a trouvé l'amour ; vouée à la déshumanisation, elle est restée une humaniste convaincue ; promise à la stérilité, elle a eu avec Aimé ces deux enfants dont nous entendons la voix dans ce livre. Ultime défaite des nazis, qui voulaient éteindre la vie jusque dans le ventre des femmes, en finançant des expériences monstrueuses. Éclatante victoire de la vie.

Très chère Génia,

Comment oublier notre première rencontre, un jour de juin 2012 à Périgueux, à l'occasion du congrès des amis de la Fondation pour la mémoire de la déportation. Ce soir-là, retenus par plusieurs adhérents, nous arrivons dans les derniers au repas de clôture. Les places sont déjà presque toutes occupées. Hélés par la délégation de la Nièvre, nous nous retrouvons assis, par hasard, à tes côtés. La conversation s'engage. Tu es si curieuse de tout. Notre travail à la fondation t'intéresse tout particulièrement. En quelques mots, avec beaucoup de pudeur, tu nous révéles ta déportation à Auschwitz. « Le camp des femmes à Birkenau ? » « Non, le bloc 10 au camp mère », réponds-tu sans en dire davantage. Pas besoin, tous ceux qui travaillent sur le sujet connaissent l'histoire dramatique de ce bloc où étaient regroupées les femmes servant de matériel humain aux médecins nazis. La discussion se poursuit. « Ton mari a été déporté aussi ? » « Un "45 000". » Nous finissons par poser la question qui nous tourne dans la tête. « Vous ne vous êtes tout de même pas rencontrés à Auschwitz ? »

Le lendemain, nous nous rejoignons à l'hôtel pour le petit déjeuner. Tu commences à nous livrer ton témoignage par le menu. Ton arrestation, la vie au bloc 10, les expériences que tu as subies, le sort tragique des « petites Grecques ». Impressionnés par la force de ton récit, nous sommes bien incapables d'avaler grand-chose ce matin-là. Ton histoire est si exceptionnelle qu'on pourrait la croire tout droit sortie de l'imagination d'un réalisateur hollywoodien célèbre. Mais, au-delà, c'est surtout le message qu'elle porte qui nous frappe d'emblée. Les nazis ont voulu assécher ton ventre, t'exterminer. Devenue mère, grand-mère et arrière-grand-mère, tu es le symbole de leur échec cuisant. À ton contact, nous sommes instantanément séduits par ta foi profonde en la nature humaine, ton incroyable optimisme, ton sens inné de la solidarité, ton esprit d'analyse aiguisé sur les enjeux de notre monde.

Au fil de nos rencontres et de nos échanges téléphoniques, nous t'incitons à mettre par écrit tes souvenirs. Tu te réfugies derrière une prétendue paresse et un manque de temps. Tu bottes en touche. Très pudique, tu refuses d'être placée sous les feux des projecteurs et doutes même de l'intérêt de ton récit. Mais nous ne désarmons pas. Nous finissons par te convaincre. Il

est primordial que le message que tu ne cesses de diffuser auprès des jeunes puisse continuer à circuler quand tu ne pourras plus aller à leur rencontre. Tu les aimes tant. Pendant trois ans, nous nous retrouvons régulièrement au téléphone pour t'interviewer. Nous n'oublierons jamais ces moments privilégiés que tu nous as accordés avec beaucoup de gentillesse et de disponibilité. L'histoire de tes parents, ton engagement militant, les souvenirs de ta déportation, bien entendu, mais aussi nos discussions amicales sur nos vies, tes réflexions sur l'actualité du moment, ton rire... tes larmes aussi lorsque le Front national parvient au printemps 2017 au second tour de l'élection présidentielle.

Les choses s'accélèrent. Un premier manuscrit voit le jour. Selon ton souhait, il relève plus du roman jeunesse ou du docu-fiction que du témoignage à proprement parler. Toujours ce souci de ne pas te mettre en avant. Mais le résultat ne te plaît guère et tu ne te privas pas de nous le dire, c'est que tu as aussi ton caractère ! Qu'à cela ne tienne, nous ne voulons pas abandonner. Ton message est trop important. Avec ton accord, nous nous replongeons dans les dizaines d'heures d'enregistrement que nous possédons pour coller au plus près de ton récit.

Nous sommes saisis d'une urgence et nous nous lançons dans une véritable course contre la montre. À chacune de nos conversations, en effet, tu ne nous caches pas que ton état de santé se dégrade rapidement. Lorsque nous mettons un point final à cette nouvelle version, tu n'es malheureusement déjà plus en capacité de la lire.

C'est là certainement notre plus grand regret. Nous nous faisons une telle joie de venir t'apporter le texte en main propre à Nevers, comme nous te l'avions promis. Comme un ultime clin d'œil, tu t'en es allée le 27 mai 2021, journée nationale de la Résistance. Génia, nous espérons être à la hauteur de la confiance que tu nous as accordée et avoir retranscrit fidèlement ton témoignage puissant et vigoureux, mais aussi empreint d'une grande sobriété et d'une profonde humanité. C'est là sûrement que réside la dignité de ton récit. Toute ta vie, tu as été une militante des droits de l'homme, restant en éveil jusqu'au bout face aux dangers du monde actuel. Nous ne pouvons être qu'admiratifs face à un tel engagement et sommes honorés de contribuer à perpétuer ton message de vigilance et d'espoir auprès des générations actuelles et à venir.

*Lettre à Génia*

Sans l'aide de ton fils Michel et de ta petite-fille Florence, ce livre n'aurait pas vu le jour. Nous tenons ici à les remercier chaleureusement pour leurs relectures précieuses et éclairées.

Vanina Brière et Arnaud Boulligny



*À mes grands-parents bien-aimés.*

Les petits enfants appellent souvent leurs grands-parents « papy et mamie ». Pour moi, vous resterez à jamais « pépé et mémé ».

Pépé Aimé, quel beau prénom ! Quel exemple ! Toi, cet homme si charismatique, humble, secret, taiseux, grand combattant des injustices.

Mémé Génia, petite, très coquette, au prénom peu courant, dévoilant une histoire dramatique et pourtant remplie d'espoir.

Vous nous avez quittés.

Se souvenir, transmettre, telle est la tâche qui nous incombe aujourd'hui.

Votre rencontre si singulière dans le camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz méritait qu'on s'y arrête.

Tant de jeunes la connaissent déjà, Mémé, car tu n'as eu de cesse, toute ta vie, d'accomplir ce travail de mémoire contre l'oubli en allant à la rencontre des collégiens et des lycéens, afin que jamais cette atrocité ne se reproduise.

Défendre les valeurs démocratiques de notre République, incarnées par notre devise « Liberté, Égalité, Fraternité », était votre combat.

J'ai grandi sur le socle de votre histoire, avec beaucoup de bienveillance, dans l'idée que chaque homme, citoyen du monde, devait pouvoir vivre en paix, quelles que soient son origine, sa culture, sa couleur.

Vanina et Arnaud, merci d'avoir pris la plume pour retranscrire, fidèlement et patiemment, le témoignage de ma grand-mère.

Il était plus aisé pour elle de raconter son passé à des tiers plutôt qu'aux membres de sa propre famille. Son caractère affirmé cachait une douleur indélébile.

Mon père, Michel, porte le prénom de son frère disparu.

Je sais qu'elle refusait tout honneur par égard envers celles et ceux partis trop tôt, cependant il est essentiel aujourd'hui d'inscrire leurs noms à jamais dans notre histoire collective pour les générations futures.

Florence Obœuf

## Avant-propos

**M**es parents, Génia et Aimé Obœuf, se sont retrouvés, parmi des millions d'êtres humains, plongés dans l'horreur du système concentrationnaire nazi mis en place par le régime hitlérien dès sa prise de pouvoir en 1933. Les premiers camps, en Allemagne, reçurent les opposants antifascistes (communistes, socialistes, démocrates), puis les Juifs allemands.

Développant un discours démagogique, raciste, xénophobe et antisémite, le régime nazi, appuyé par les revanchards et industriels refusant la défaite de 1918, obtint le soutien massif de la population en proie à de graves difficultés économiques.

À partir de 1938, bénéficiant de la neutralité bienveillante des gouvernements occidentaux, l'Allemagne envahit l'Europe, appuyée par les régimes fascistes de Franco et Mussolini. Dès lors, vont se succéder les arrestations, les interrogatoires, les tortures, les exécutions, les rafles, les internements et déportations dans les territoires sous domination nazie.

En 1942, Hitler confie à Himmler la mise en œuvre de la « solution finale », au moyen de camps d'extermination massive. Ainsi, s'ouvrira le camp d'Auschwitz-Birkenau. Véritable usine de la mort, les convois de déportés s'y succéderont, accueillis par des gardiens SS hystériques accompagnés de leurs chiens hurlants. Les prisonniers les plus faibles seront immédiatement conduits vers les chambres à gaz, puis les fours crématoires.

C'est dans cet univers macabre que se rencontreront mes parents. Ils tisseront un lien très fort, véritable espoir qui leur permettra de survivre dans cet enfer. À la libération des camps, rescapés tous les deux, ils se retrouveront et uniront leurs destins jusqu'à leurs derniers jours. Ils consacreront toutes leurs forces à témoigner, notamment auprès des jeunes, en fidélité au

serment prononcé par les rescapés sur les places d'appel : « Plus jamais ça ! »

Ma mère nous a quittés en 2021, à l'âge de 97 ans. Mais elle demeure vivante grâce au travail de transmission qu'elle a mené, tout au long de sa vie, auprès des siens et plus largement de la grande famille des humains. Ce livre en forme de témoignage est une invitation à la vigilance, à la résistance face aux discours démagogiques, racistes, xénophobes et antisémites qui représentent un danger, toujours latent, de remise en cause de la démocratie.

Michel Obœuf